

Malaise dans la famille

Nazir Hamad a déjà publié :

Destins d'enfants,
en collaboration avec F. Dolto, Gallimard, 1995.

L'enfant adoptif et ses familles,
Denoël, 2001.

La langue et la frontière,
Denoël, 2004.

Nazir Hamad
Thierry Najman

Malaise dans la famille

Entretiens sur la psychanalyse
de l'enfant

Préface de Charles Melman

Psychanalyse et clinique

ères

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2152-6
Première édition © Éditions érès 2006
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

PRÉFACE

DU SABBAT DES SORCIÈRES AUX DIMANCHES DE LA RAISON

Charles Melman..... 7

UN HEUREUX MALENTENDU..... 9

1. PSYCHANALYSE OU PSYCHOTHÉRAPIE ?..... 16

Le temps de l'inconscient n'est pas celui de la montre..... 16

La psychothérapie n'existe pas..... 19

De l'enfant à l'adulte, s'agit-il de la même cure ?..... 22

Soutenir l'hypothèse du sujet chez l'enfant tout petit..... 26

Derrière l'enfant de la réalité se cache un autre enfant..... 28

2. LA DEMANDE..... 31

Le couple ne serait-il qu'un fantasme ?..... 31

Le savoir de l'expert contre la sagesse des anciens..... 35

Faut-il absolument faire venir les pères en consultation ?..... 38

L'école, lieu de déclenchement du symptôme..... 41

Un analyste peut-il s'autoriser à donner un conseil ?..... 44

La résistance de l'analyste..... 52

3. ENTRETIENS FAMILIAUX ET TRAVAIL INDIVIDUEL..... 55

Faut-il dire « la vérité » aux enfants ?..... 55

*À quel moment les parents vont-ils rencontrer
leur propre inconscient ?..... 57*

Lorsque le père ne peut s'identifier à la souffrance de la mère..... 61

Ne pas oublier l'enfant !..... 64

Le moment, pour l'analyste, de rencontrer l'enfant tout seul..... 67

Le savoir peut faire symptôme..... 71

4. LA QUESTION DE L'ÂGE..... 77

*La fonction du psychanalyste,
c'est de réintroduire le lieu de l'Autre..... 77*

L'inconscient n'a pas d'âge..... 83

La psychanalyse de l'enfant relève d'une écoute féminine..... 87

*Comment expliquer à un enfant
le travail qu'il va pouvoir réaliser en analyse ?..... 90*

La demande de l'enfant comme métaphore..... 96

5. PLACE DES DESSINS ET DE LA PÂTE À MODELER.....	99
<i>Il n'y a pas d'âge pour être en analyse</i>	99
<i>Les maîtresses ne sont pas là pour nous aimer !</i>	103
<i>L'association libre chez les enfants</i>	107
<i>Il nous faut, pour chaque cas, réinventer la cure</i>	110
<i>Un enfant dessine toujours son image inconsciente du corps</i> ..	113
6. L'OBJET D'UNE PSYCHANALYSE D'ENFANT.....	119
<i>La psychanalyse ne consiste pas à donner du sens</i>	119
<i>Psychanalyse du nourrisson</i>	122
<i>Lorsqu'un enfant parle à la cantonade, il s'adresse à l'Autre</i> ..	125
<i>Disparition actuelle de la phase de latence</i>	127
<i>Prendre le risque de son désir</i>	129
<i>Découvrir que l'Autre n'existe pas</i>	131
<i>Le manque à être</i>	134
<i>Qu'est-ce qui fait interprétation ?</i>	135
7. LE SILENCE DE L'ANALYSTE.....	139
<i>Le silence se donne, comme une parole se donne</i>	139
<i>Les parents ont à prendre sur eux l'angoisse de leur enfant</i> ...	142
<i>Un cas de phobie chez un enfant</i>	144
<i>Le silence de l'analyste n'est pas un but en soi</i>	147
8. LE TERME DE LA CURE.....	153
<i>Lorsqu'un enfant s'épanouit et exprime ses désirs,</i> <i>la psychanalyse arrive à son terme</i>	153
<i>Le transfert des parents porte le transfert de l'enfant</i>	156
<i>La pratique analytique suppose la même exigence avec</i> <i>les enfants qu'avec les adultes</i>	158
<i>Il faut se laisser surprendre par les enfants</i>	163
<i>Le miracle, c'est le signifiant</i>	171
<i>Une bonne rencontre ne laisse personne exactement</i> <i>à sa place</i>	173
9. EN GUISE DE CONCLUSION.....	176
<i>La psychanalyse de l'enfant n'est pas une pédagogie</i>	176
<i>L'analyste n'a que son manque à offrir</i>	180

Du sabbat des sorcières aux dimanches de la raison

Jeune interne en médecine à la consultation de l'Hôpital Bichat, je me souviens encore de l'ébahissement qui avait pu me saisir alors au cours de la discussion de cas qui, chaque semaine, réunissait Jenny Aubry – première femme à avoir été nommée médecin des Hôpitaux de Paris, par ailleurs merveilleuse et courageuse chef de service –, Françoise Dolto et Maud Mannoni vacataires.

Au creux de sa main, Dolto tenait la minuscule concrétion de pâte à modeler faite par l'enfant dont on lui exposait le cas, et sans hésiter un instant, bravement comme toujours, détaillait en l'examinant pour l'auditoire épaté le déchiffrement des accidents cachés de la biographie, la particularité des symptômes et la conduite à tenir. Maud Mannoni hochait la tête et contribuait avec les réserves qui convenaient. Jenny Aubry peaufinait et décidait, avec l'autorité qui était sienne.

Pour l'incrédule que j'étais, formé comme il se doit à l'école de Claude Bernard, le plus extraordinaire était de constater la valeur opératoire des prophéties émises par ces trois sorcières. Car non seulement leur chaudron était bienveillant mais son breuvage d'une efficacité magique.

Il faut reconnaître qu'elles n'avaient pas froid aux yeux et, pour sortir l'enfant de son marasme, ne se laissaient arrêter par aucune pudeur ni limite, comme ces mères bien obligées de torcher le petit chéri, voire de moucher des parents abusifs ou égarés.

Je me suis un temps demandé si la redoutable efficacité de leurs interventions - car avec elles, dire c'était faire - ne tenait pas plus au caractère injonctif tout-puissant de la parole maternelle qu'à sa pertinence occasionnelle. J'avais tort. J'ai pu vérifier bien après la remarquable plasticité de l'enfant exposé au modelage par le signifiant. Et ce, avant que la mutation liée à la puberté ne le contraigne à devenir responsable de son identité sexuelle et n'abolisse le pouvoir créateur polymorphe que, dans la genèse de sa perversité, le signifiant avait jusque là.

Cette remarque est à verser à l'étude du caractère opératoire du langage, afin de répondre à la question de savoir s'il est différent de celui de la science. Il se trouve que cette étude est précisément l'axe heureux et attendu des entretiens qu'on va lire. Le praticien se réjouira d'y voir traitées avec compétence et subtilité les questions qu'il est inéluctablement amené à se poser, et résolu de nombreux problèmes qui l'obsèdent.

Les familles pourront y discerner non pas un guide mais une provocation adressée à leur intelligence. L'épistémologue s'émerveillera du fait que l'efficacité des illustres mères de la psychanalyse de l'enfant (depuis Anna Freud, Melanie Klein, n'hésitons pas à leur joindre Winnicott, Dolto, Mannoni, Aubry) continue de se transmettre plus par l'exemple, l'étude de cas et l'initiation que par l'appareillage conceptuel et l'enseignement à proprement parler. Dans la mesure où les brillants auteurs de cet ouvrage marchent, eux, sur ces deux pieds, ils nous laissent espérer la suite qui éclairera et orientera notre propre cheminement.

Charles Melman

Un heureux malentendu

L'objet de ce livre est d'apporter un témoignage ainsi que quelques points de repère à tous ceux qui se questionnent sur la psychanalyse de l'enfant.

Que se passe-t-il dans le bureau du psychanalyste lorsque celui-ci est sollicité au sujet d'un enfant ? Quel est l'enjeu de la psychanalyse avec un enfant ? Le problème est abordé ici par le biais des questions les plus simples et les plus évidentes. Celles qui viennent à l'esprit les premières. En d'autres termes, il s'agit des plus importantes. Poser les questions les plus élémentaires n'est pas un aveu de faiblesse, mais traduit au contraire la capacité à interroger les fondements, les assises d'une théorie ou d'une pratique. Cela permet d'éprouver la solidité des soubassements épistémologiques. Même les personnes les plus expérimentées reviennent en permanence aux questions premières et originelles. En tout cas le devraient-elles. Ce faisant, elles peuvent parfois en faire profiter les plus novices.

Cela explique en partie le premier paradoxe assumé en ces lignes, c'est-à-dire le public visé : tout autant les profession-

nels que le grand public, les parents qui s'interrogent. Les chapitres qui suivent se lisent, croyons-nous, avec une certaine facilité. Ce texte est abordable par tout le monde. En effet, dans la continuité du principe énoncé, nous pensons que la possibilité d'utilisation de termes simples traduit un certain degré d'appropriation des concepts et l'aisance à les manipuler, et à en transmettre quelques bribes à l'occasion.

Un autre paradoxe de ce travail réside dans la rencontre à l'origine de cet ouvrage. Il s'agit de la rencontre de deux professionnels. J'ignore si je dois plutôt employer ici le terme de « malentendu » ou celui de « hiatus », mais il me semble qu'un certain genre de malentendu gît dans cette rencontre. Pas n'importe quelle variété de malentendu. J'ai envie de dire : un malentendu fertile. Un malentendu qui traverse de part en part ces lignes, et de plusieurs façons. Un malentendu qui, probablement, porte en permanence le dialogue qui suit.

Je ne crois pas, en premier lieu, que la démarche ait été tout à fait la même pour chacun des deux auteurs, ni que les questions fussent exactement de même nature. D'où un échange, une tentative d'échange. D'où une tension permanente dans le débat. Pas n'importe quel type de tension. Quelque chose comme de l'excitation. L'excitation propre à celui qui se situe dans une recherche et qui se passionne pour l'objet de ses préoccupations. L'excitation, parfois, de celui qui réussit à approcher une « vérité » et qui manque de peu de la nommer. L'excitation du témoignage aussi.

Quelle est cette mystérieuse alchimie qui permet que deux individus, *a priori* très différents l'un de l'autre, vont partager quelque chose de ce que l'on appelle parfois une affinité ? Qu'est-ce qui résonne ainsi, de telle façon que chacun va se sentir porté par le discours et le désir de l'autre, voire par son altérité ? Qu'est-ce finalement qu'une rencontre ?

D'une façon générale, lorsque deux personnes discutent, il y a toujours du malentendu. Obligatoirement. Du fait de

la structure du langage ; du fait que les mots sont équivoques. Mais, dans le cas présent, un écart se creuse d'emblée, de ce qu'il s'agit du face-à-face entre, d'une part, un psychanalyste, docteur en psychologie, riche de nombreuses années d'expérience de travail analytique avec des enfants, et, d'autre part, d'un médecin, psychiatre des hôpitaux – accueillant donc le public qui est celui des hôpitaux – et psychanalyste, curieux de pouvoir interroger un aîné sur le point où a pu le mener une réflexion longue de plusieurs décennies. Ce travail se situe donc à la jonction du témoignage et de la recherche. À la jonction de la question la plus naïve ou la plus rudimentaire, et de la confrontation d'idées parfois teintées de menus désaccords. L'humour n'en est pas absent.

Mais le hiatus existe d'une autre façon, dès le démarrage de ce livre. Car il s'agit surtout ici de se demander ce qu'est au juste la psychanalyse de l'enfant. Existe-t-il, d'abord, une psychanalyse de l'enfant, c'est-à-dire une psychanalyse qui lui serait spécifique ? Auquel cas, il serait possible d'individualiser deux psychanalyses, en fonction de l'âge de l'analysant. Au moins deux. Pourquoi pas, dès lors, une multitude ?

En première approche, il semble bien que tout diverge entre la psychanalyse avec l'enfant et celle avec l'adulte. La demande émane des parents. Il nous faut donc composer avec eux. Le silence de l'analyste, dont la réputation n'est plus à faire, ne peut être manié de la même façon, ou en tout cas ne peut prendre la même forme, avec un jeune enfant. La temporalité du travail n'est pas la même. Le rythme des séances, la durée des séances. L'utilisation de supports aptes à faciliter les associations d'idées – comme le dessin – propices aux projections imaginaires et symboliques de toutes sortes, diffère d'avec la pratique la plus courante de l'analyse de l'adulte. Donc, en première approche, la psychanalyse de l'enfant n'a pas grand-chose à voir avec celle de l'adulte. D'ailleurs, si certains ont voulu décrire une « cure type » pour

l'adulte, il semble exister mille et une façons de pratiquer l'analyse avec les enfants, à en croire la littérature sur le sujet, parfois étonnante.

Passé cette première impression, force est de constater que ce qui constitue le cœur de la psychanalyse avec les enfants, c'est la certitude que l'inconscient n'a pas d'âge, que le langage de l'enfant est équivoque, comme l'est celui de l'adulte, et que c'est à partir de ce postulat qu'il est possible de travailler. Donc l'écoute est la même. Donc il n'y a fondamentalement, et sur ce qui demeure le plus déterminant, aucune différence entre la psychanalyse de l'enfant et celle de l'adulte.

Pourtant il existe une distinction. Il serait absurde de ne pas le reconnaître. Mais quelle est-elle précisément ? Quelle est-elle relativement à ce que la psychanalyse apporte de novateur, c'est-à-dire relativement à la découverte de l'inconscient ?

Il ressort que le dialogue dont est fait cet ouvrage est parcouru par cette question et par ce hiatus entre une psychanalyse de l'enfant strictement équivalente à celle de l'adulte, et une psychanalyse de l'enfant marquée d'une différence radicale et foncière.

Je voudrais souligner ce que la forme adoptée dans ce travail à deux voix, c'est-à-dire la forme de l'entretien, me semble apporter de constructif et de porteur. Nous aurions pu opter pour la forme littéraire et narrative traditionnelle. Tel n'a pas été notre choix.

Tout d'abord, il me faut confesser que le principe de l'entretien nous a facilité, à tous deux, la tâche. Étant donné que chaque chapitre part d'une question que j'adresse à mon ami Nazir Hamad, cela lui épargne le temps d'embrayage et la confrontation à la page blanche propre à l'écrivain et la solitude qui est la sienne. Je lui impose quasiment ce dont nous allons parler. Ce faisant, Nazir m'épargne, d'une certaine façon, d'avoir à élaborer une réponse.

Cependant, et bien qu'ayant quelque hypothèse en tête sur la direction qu'il allait emprunter, j'ai pu vérifier que c'est lorsque Nazir était un peu pris au dépourvu, voire un peu déconcerté par ma formulation d'une question – parfois un zeste provocatrice, volontairement provocatrice –, que sa répartie était la plus intéressante, j'ai envie de dire la plus impliquée, c'est-à-dire qu'on y entendait son éthique et sa subjectivité.

Mais surtout, la forme de l'entretien m'a permis de pousser le questionnement légèrement plus loin que cela n'aurait été le cas dans un travail d'écriture directement sur papier, où le contrôle du texte est infiniment plus important, et où le rédacteur peut décider d'interrompre son propos lorsque bon lui semble. Il y a en permanence un « aller plus loin », un « pousser la logique jusqu'à son terme » que n'aurait pas permis une autre forme d'élaboration. D'autant que je me suis régulièrement autorisé à « revenir à la charge » sur un même thème, lorsqu'il me semblait important de devoir le faire. Il en résulte parfois un style oral et quelques hésitations propres à toute pensée en mouvement. Ces hésitations sont aussi le témoin ou la marque de questions non résolues, ou d'une idée difficile à mettre en mots. Je ne les accueille personnellement pas comme un défaut. Nous n'avons guère cherché à répondre absolument, mais à mieux dire, à mieux formuler, et à soulever les questions qui nous semblaient les plus heuristiques.

Rétrospectivement, l'intérêt de ce livre me semble résider dans la façon singulière d'aborder ici la question de la psychanalyse de l'enfant. Je ne vois pas d'ouvrage actuel ou passé qui procède de la sorte. De nombreux aspects du travail analytique avec les enfants sont interrogés en ces lignes. Pour autant, il ne s'agit aucunement d'un mode d'emploi. Un mode d'emploi ne saurait d'ailleurs exister et serait probablement antinomique avec le principe même de la psychanalyse.

L'un des leitmotifs est justement qu'il ne peut y avoir de recette, et que chacun est contraint d'y mettre du sien. Bien entendu, cela ne signifie pas qu'un repérage n'est pas possible. C'est à ce repérage que cet ouvrage ambitionne d'apporter sa contribution.

Revenant, il y a quelques jours, d'un séminaire européen de psychiatrie, j'ai pu à nouveau effectuer le constat préoccupant suivant : la psychanalyse est mise au banc des accusés y compris par des praticiens qui se réclament d'elle. Tantôt est mis en avant ce que d'aucuns appellent le « psychanalysme », qui serait une récupération idéologique de sa théorie, au profit d'intérêts différents. Tantôt est allégué que sa méthode ne serait pas cohérente avec certaines formes cliniques qui sont celles de la psychiatrie. Le cadre stéréotypé de la psychanalyse et le principe de l'interprétation n'aboutiraient pas à l'effet thérapeutique recherché. Le malentendu me paraît ici profond, car les auteurs de ces accusations semblent méconnaître que la spécificité de la psychanalyse ne réside, justement, dans aucun cadre préétabli, ni dans aucune pratique plaquée ou stéréotypée, ni codifiable ; qu'il y va surtout de la subjectivité et de l'éthique du praticien. Et qu'il s'agit avant tout de reconnaître l'équivoque du langage, où va se loger ce que Freud a nommé l'« inconscient ».

Il est déconcertant de constater que beaucoup de psychologues et de psychiatres qui prétendent mettre l'accent sur la « clinique », passent complètement à côté de ce qui mérite d'être qualifié de « clinique de la structure », visant à dégager la singularité du sujet, infiniment plus subtile et fort différente d'une clinique du signe, se référant uniquement à ce qu'il y a d'universel d'un tableau clinique à un autre, et tirant sa validité diagnostique d'une accumulation d'items dans une liste prédéfinie.

Il apparaît dès lors urgent de se pencher sur un certain nombre de questions qui nous ont mobilisés en permanence

dans l'élaboration de cet ouvrage. Ce qui m'a conduit à me tourner vers mon partenaire de travail, c'est en effet que, si une chose est nettement sensible dans ces lignes, c'est bien que Nazir Hamad est un clinicien ; et un clinicien qui, lorsqu'il nous fait part d'une vignette dont il a le souvenir, nous laisse entendre en permanence ce qu'il en est de la dimension de l'inconscient ; ce que d'aucuns qui voudront bien tendre l'oreille n'auront pas grande difficulté à vérifier dans les pages qui suivent, voire à s'en amuser à l'occasion, ce qui aide parfois à prendre un peu de recul. S'il n'est pas une nouveauté de constater que l'enfant nous contraint à pousser plus loin notre élaboration lorsque la même question lui est appliquée plutôt qu'à l'adulte, peut-être en l'occurrence l'enfant nous permettra-t-il de renouveler notre conception même de la psychanalyse, si ce n'est de l'inconscient ou de la jouissance.

Thierry Najman

1

Psychanalyse ou psychothérapie ?

LE TEMPS DE L'INCONSCIENT
N'EST PAS CELUI DE LA MONTRE

Thierry Najman : Lorsqu'on travaille avec des enfants, il est habituel d'entendre parler de « psychothérapie » plutôt que de « psychanalyse ». Les professionnels, en particulier, emploient plutôt le terme de « psychothérapie ». Ce choix de vocabulaire te paraît-il pertinent ?

Nazir Hamad : Je crains fort que ceux qui utilisent le mot « psychothérapie », au sujet des enfants, partent trop souvent de l'idée selon laquelle la psychanalyse ne serait pas adaptée à l'enfant et qu'elle constituerait, par conséquent, un domaine réservé à l'adulte. Au moment où tu soulèves cette question, il me revient à l'esprit que Sigmund Freud lui-même, à plusieurs reprises, emploie ce terme. Il suffit de lire des articles tels que : « De la psychothérapie¹ », ou bien « Les

1. Cet article de Freud, datant de 1904, peut être lu dans le livre *La technique psychanalytique*, publié aux PUF, p. 9-22.

chances de la psychothérapie psychanalytique », ou encore « Les voies nouvelles de la thérapie psychanalytique² » pour constater que lorsque le père fondateur de la psychanalyse utilise le terme de « psychothérapie », il s'agit tout bonnement pour lui de parler de la psychanalyse en général. Il ne fait donc pas de différence nette entre ce qu'il appelle la psychothérapie et la psychanalyse.

Par ailleurs, « psychothérapie » est à mon avis un terme qu'on utilise la plupart du temps à la légère. Pour quelle raison dis-je à la légère ? Je pense ici à une expérience que j'ai menée avec quelques collègues, plus exactement une enquête réalisée auprès de plusieurs associations se réclamant d'une pratique de psychothérapie. Nous avons publié les résultats de cette enquête dans deux numéros du *Journal français de psychiatrie*³. Il vaut la peine de les consulter. Qu'avons-nous découvert au sujet des personnes qui se réfèrent à la psychothérapie ? La plupart du temps, ces dernières justifient leur méthode de travail à partir d'arguments qui ne prennent en compte que partiellement la littérature freudienne. Elles modifient, en conséquence, ce qu'on nomme le « dispositif psychanalytique », pour le faire correspondre aux choix restrictifs qui sont les leurs, parmi les éléments théoriques. Donc, ces écoles ne retiennent de la psychanalyse que certains aspects, ce qui retire au travail de Freud la pertinence de son évolution historique. Autrement dit, ces gens utilisent le concept d'inconscient, mais en même temps, ils le vident de sa consistance et de son contenu à proprement parler freudien. Ce faisant, ils perpétuent les différends dans lesquels

2. Article de 1918, que l'on trouve p. 131-141 du même ouvrage.

3. *Journal français de psychiatrie*, n° 11, « Études et commentaires sur les psychothérapies », Toulouse, érès, 3^e trim. 2000 ; et *Journal français de psychiatrie*, n° 12, « Psychothérapies : enjeux et politiques. Études et commentaires 2 », Toulouse, érès, 4^e trim. 2000.

s'origine la séparation entre Freud et certains de ses élèves – je pense notamment à Jung et Adler, qui sont partis de l'idée, l'un et l'autre, que la référence à la sexualité est choquante, et qui se sont attelés à la tâche d'offrir au public quelque chose qu'on pourrait qualifier de *light*, si on utilise une expression actuelle. Il s'agissait pour eux d'évacuer les termes qui avaient tendance à choquer la morale de cette époque pour leur en substituer d'autres, qui correspondaient mieux aux mœurs du moment. Voilà comment, petit à petit, là même où l'on observe Freud qui avançait dans son travail de recherche concernant l'inconscient, certains autres ne le suivaient pas, parce qu'ils estimaient que celui-ci abordait les questions d'une façon qui n'était pas conforme au discours social de son temps.

En outre, il m'a été possible de noter, en discutant avec les membres des écoles de psychothérapie, qu'en réalité, aucun d'eux ne se réfère de façon claire à l'inconscient et à ses formations, et surtout ne s'y réfère avec un souci de respect du temps logique. Le temps logique est une référence lacanienne. Il s'agit du temps nécessaire à un patient pour qu'il rencontre quelque chose de sa vérité inconsciente. Chacun possède son propre rythme subjectif, et ce rythme n'a rien à voir avec le rythme de la modernité actuelle. On constate ainsi, chez les praticiens de ces écoles, une sorte de hâte et un discours consistant à souligner que les gens sont pressés et qu'il faut absolument répondre à l'urgence de leur demande. Or, lorsqu'on répond aux exigences des temps modernes, au malaise dans la civilisation – comme l'appelait Freud –, on oublie une chose, et cette chose est absolument primordiale dans l'approche du concept d'inconscient, à savoir que le temps de l'inconscient n'est pas le temps objectif, disons le temps physique, chronologique. Le temps subjectif n'est pas le temps physique. Or, lorsqu'on ne laisse pas à l'inconscient le temps de se formuler, de se dire, à travers les productions

psychiques appelées par Lacan « formations de l'inconscient », ce sont les résistances de l'analyste qui risquent de surgir.

LA PSYCHOTHÉRAPIE N'EXISTE PAS

T. N. : Il me semble important que tu précises cette notion d'une résistance qui serait à situer du côté de l'analyste, et non pas du côté de l'analysant.

N. H. : Que sont, effectivement, les résistances du psychanalyste ? Personnellement, je les repère à travers deux aspects : d'une part, elles sont là lorsque le psychanalyste comprend trop vite. Celui-ci pose alors sa propre interprétation comme constituant une vérité, je veux dire la vérité de l'inconscient de ce sujet-ci qui vient le voir. D'autre part, lorsque le psychanalyste est incapable de respecter le temps logique, c'est-à-dire le temps subjectif de l'inconscient, il va opposer le temps chronologique au temps logique, et il va se précipiter. Si parfois anticiper est légitime, cela ne signifie pas pour autant que le patient va se reconnaître dans tout ce que le psychanalyste a dit ou pensé. Lorsque le psychanalyste s'empresse, alors, c'est très exactement à ce moment que l'inconscient du patient va se refermer.

Donc, pour revenir à ta question au sujet de la psychothérapie, dans ma pratique personnelle, je te dirais qu'il n'y a pas de psychothérapie. Non pas parce que je suis snob, ou parce que je bouderais ces écoles, ou parce que je ne comprends pas le discours et les préoccupations de ces écoles. Mais tout simplement parce que je n'ai qu'une seule écoute. Je veux dire que lorsqu'un patient se présente avec une demande classique de psychanalyse, ou encore vient tout simplement me dire : « Voilà, j'ai un symptôme, j'ai un malaise ; et je souhaite faire un travail pour me débarrasser de

ce symptôme », est-ce que j'ai à refuser de le prendre en charge ? Est-ce que j'ai à changer d'écoute ? Une telle demande est fréquente de nos jours. Tous les psychanalystes reçoivent ce type de demande et personne ne s'en offusque. Est-ce qu'une demande de ce genre, une demande centrée sur un symptôme, est de nature à modifier mon écoute ? Personnellement, je dirais qu'il ne le faut surtout pas. En tout cas, ce qui m'amène à dire « oui » ou « non » à ce patient, c'est mon évaluation concernant deux ou trois paramètres, comme je le fais dans n'importe quelle cure : il s'agit de la question du transfert, de la possibilité pour ce patient d'associer, et de la possibilité pour ce patient d'être à l'écoute de son propre inconscient. Si, véritablement, ces éléments sont présents, cela signifie qu'à cet instant, ce patient est déjà en psychanalyse.

Que vais-je écouter ordinairement chez ce patient ? Exactement la même chose que ce que j'écoute dans n'importe quelle cure « classique », c'est à dire ses rêves, ses lapsus, ses associations, tout ce qu'en psychanalyse on appelle les formations de l'inconscient. Et s'il y a quelque chose à proposer à ce patient, ce patient qui vient uniquement pour ce symptôme, c'est vraiment de l'aider jour après jour à découvrir qu'au-delà de ce symptôme qui le gêne, il y a quelque chose d'autre ; et que ce symptôme n'est autre qu'une expression métaphorique de la vérité du refoulé, comme le dit Lacan dans son *Séminaire sur le Sinthome*⁴. C'est une manière particulière d'exprimer un malaise. C'est un « nœud de sens », nous dit encore Lacan. Le plus important, à ce moment, est d'aider le patient à comprendre que ce verbe qui s'exprime ainsi dans sa chair est aussi un signifiant qui pourrait le signifier en tant que sujet, par un renvoi à un autre signifiant. Il s'agit donc de l'introduire dans une chaîne signifiante qui

4. Séminaire de Lacan, Livre XXIII.